

COMMISSION COMMUNALE
DE L'HISTOIRE DE L'ANCIEN PAYS DE LIÈGE

Annuaire d'Histoire Liégeoise

**Lire au café
Qui lit?
Et d'abord pourquoi lire?**

PAR
Étienne HÉLIN

LIÈGE
2002

Lire au café⁽¹⁾

Qui lit?

Et d'abord pourquoi lire?

PAR

Étienne HÉLIN

PROFESSEUR EMÉRITE
(UNIVERSITÉ DE LIÈGE)

L'invention de l'imprimerie, Gutenberg, 1455 ... même le plus cancre des écoliers connaît. Avant Gutenberg, même si les diverses versions des « grands événements » se partagent les convictions, l'important et l'accessoire restaient chacun à leur place. Ce paysage se brouille définitivement lorsque poussent, comme champignons après la pluie, des dizaines de versions imprimées, toutes différentes, d'un même événement : condamnation d'un prédicateur hérétique pour les uns, apôtre pour les autres; découvertes de continents plus grands que l'Europe, traductions de textes sacrés, rencontre de peuples innombrables que n'a jamais atteints l'Évangile.

Autant de secousses auxquelles nous n'avons même plus le temps de réfléchir, même si nous nous croyons historiens sérieux. Dans l'avalanche de vraies nouvelles, lesquelles retenons-nous comme importantes? Une déclaration de guerre? La mort d'un souverain? Un mariage princier? Il suffit de mettre côte à côte un très vieux manuel scolaire, les photos jaunies d'un aïeul en uniforme de garde-civique, le croquis (retouché?) d'un menhir de Wéris, pour soulever une salve de questions disparates. Dans les meilleurs cas (ceux où sont identifiés les personnages, les dates, les lieux,

(1) Il ne s'agira pas ici d'une enquête sociologique comme celle qui devrait jalonner toute histoire de la lecture *sensu lato*. Pas davantage d'une sorte de roman prémonitoire et cauchemardesque, aux confins à la fois d'un idéal monastique et d'une inéluctable descente aux enfers (on aura reconnu le naguère célèbre chef-d'œuvre d'Umberto Eco). Jamais je ne vis M. Jean Hoyoux fréquenter un café; jamais je n'aurais osé solliciter sa solide érudition pour un problème incongru puisqu'il pose plus de questions qu'il n'en résout.

le vaste contexte d'une époque abolie) les historiens les plus clairvoyants ou les officiers les mieux au courant des objectifs militaires, tous sont tributaires de l'indispensable notion d'importance. D'habitude et dans un premier temps, la mémoire agirait comme une sorte de tamis, laissant passer la poussière des gestes ordinaires et des réflexions quotidiennes, retenant au contraire exploits ou crimes monstrueux, exceptions choquantes et vertus exemplaires parce que rares ...

En d'autres termes, l'Histoire accède à la conscience, ensuite s'écrit à partir d'un tissu d'épisodes parfois manifestes, parfois cachés, presque toujours vraisemblables, puis à la longue vérifiables. En même temps, cette même Histoire reste longtemps, voire toujours, sujette à des interprétations contradictoires parce que les événements qui s'y bousculent sont placés sous des éclairages incompatibles. Grandeur, risques et fragilité de notre discipline ...

Tandis que les contenus se diversifient, les formats, les reliures, les techniques de l'édition s'allègent, deviennent plus attrayantes, le tout au détriment du contenu du texte. C'est au point que, peu avant la Révolution, l'auteur du *Tableau de Paris* prophétise : « Pour nous, bientôt, nous ne lirons plus que sur des écrans ... » (2).

Il faut en finir avec la pesanteur du traité sérieux, quasi scolaire ; rompre avec ces récits congénitalement incapables d'annoncer le vainqueur d'une lutte sans vous détailler des péripéties dignes de la Guerre de Troie. Le succès des reporters avant la lettre et autres propagateurs de *gazettes* tient à leur talent à faire tenir pêle-mêle, en une courte page, l'exploit d'un corsaire barbaresque qui a réussi à vendre comme esclaves en Alger tout un couvent de nonnettes, le débarquement à Lisbonne d'une cargaison de clous de girofle, les guérisons miraculeuses obtenues par les prières accompagnant le baume d'une composition secrète mise au point par un apothicaire. Comme de nos jours, le mélange de charlatans effrontés et de vrais malades dupés est un atout publicitaire. Malades réels ou imaginaires, habitués des pèlerinages ou des stations balnéaires, tous vivent d'espoir et occupent leur attente par la lecture des petites annonces.

Premiers journaux

Reste à savoir pourquoi la diffusion des journaux fut lente, du moins dans le domaine septentrional de langue française. Les hypothèses ne man-

(2) Ici Louis-Sébastien MERCIER ne fait pas allusion aux écrans des cinémas ou des T. V. mais aux pare-feux qui, en son temps, étaient décorés de devises ou d'armoiries. Il déplore que le public parisien boude les romans, qui n'ont pas plus de souffle que de courtes brochures ...

quent pas. A Liège, l'imprimerie est apparue tardivement (3). Faute d'écoles élémentaires, l'analphabétisme est le lot de plus de la moitié de la population (4).

A vrai dire, les occasions de lire et *a fortiori* l'obligation de prendre connaissance d'un mandement épiscopal, d'un édit princier, d'un impôt ou d'une sentence du mayeur, se font bruyamment : trompettes, roulements du tambour, grosses cloches (*li copareye*, par exemple, de la cathédrale). De là les mentions de « cris du perron » face à l'Hôtel de Ville, la lecture des « bans » de mariage, trois dimanches de suite, lors de la grand-messe paroissiale. D'autres avis officiels sont placardés en grands caractères et affichés sur les portes de l'hôtel de ville, du palais et des églises. Bien que ce soit une formalité officielle, le grand public l'ignore (5).

La *taverne* (pour nous en tenir ici à l'appellation la plus ancienne, puisqu'elle remonte aux Romains (6) (remplit bien d'autres rôles que ceux d'un refuge où le voyageur trouve à boire, à manger, à s'abriter du mauvais temps, éventuellement à loger, dételer ses chevaux ou arrimer ses bagages). En fait, la taverne sert à tout cela et, surtout dans les villes, c'est un lieu de réunion. On vient de le voir (p. 47), les autorités civiles et militaires y répercutent leurs ordres.

De manière tacite, mais tout aussi impérieuse, la mode suggère ses innovations en fonction des convenances sociales. Jusque bien avant dans le

(3) D'après la *Bibliographie liégeoise* de X. DE THEUX, in-4°, col. 1, 2^e éd., Reprint. 1973. la plus ancienne « pronostication » en français daterait de 1556. Bien entendu les ecclésiastiques, les gens de loi, se procurent livres religieux ou juridiques à Anvers ou à Louvain, mais la carence de publications en français n'en reste pas moins frappante.

(4) Des évaluations fondées sur des statistiques sont encore rarement entreprises en pays wallon. Il faut donc attendre le premier tiers du XIX^e siècle et la généralisation de l'état-civil laïc pour que l'on puisse compter la proportion des jeunes gens et celle des jeunes filles capables de signer autrement que d'une croix leur acte de mariage. Les premières mesures générales et efficaces en faveur de l'organisation d'au moins une classe par commune remontent au régime hollando-belge (1815-1830). Auparavant, on doit se contenter de juxtaposer une variété de situations locales qui tiennent à l'occupation des parents, au zèle d'un curé qui s'improvise précepteur, à la pratique d'une autre langue que le wallon.

(5) Abstention inexcusable en ce qui concerne l'Ancien Régime. L'*Inventaire analytique de la collection des placards imprimés liégeois*, 4 vol., est amplement pourvu de tables et d'un thésaurus des mots significatifs, Archives Générales du Royaume, Bruxelles, 1974.

(6) Il n'y a plus de stricte équivalence avec auberge, hôtel, hôtellerie, estaminet, redoute, restaurant, café. Les mots empruntés à l'argot récent et au vocabulaire du cinéma sont encore fluides et donc peu explicites, au contraire de ceux du XVIII^e siècle. « La taverne est proprement le lieu où l'on vend du vin et où l'on donne à manger. Elle diffère du cabaret en ce que dans celui-ci on vend seulement du vin sans nappe ni assiette, ce qu'on appelle à 'huis coupé' et 'pot renversé'; elle n'a rien de commun avec l'hôtellerie et l'auberge en ce que la première n'est qu'un gîte sur une route, où on loge, couche et nourrit pour de l'argent les voyageurs et la seconde n'est que pour donner à manger, en pension ou par repas. » (Marg. PRITSCH, *La vie populaire à Paris* (...), p. 11, Paris, 1949.

XIX^e siècle, les messieurs portaient chemises blanches, jabots de dentelle, perruques poudrées, cordons et décorations requises pour se présenter à la Cour. Au moment de la Révolution, la couleur d'une cocarde plantée sur le bord du chapeau affichait vos convictions politiques. L'uniforme était de règle dans toutes les armées régulières mais les couleurs et le tissu étaient choisis par le colonel propriétaire. Sous peine d'avoir « mauvais genre », les femmes ne s'attardaient guère dans les salles des auberges ; la couleur et la coupe de leurs jupes étaient fonction de leur âge.

Comme aiment le répéter les spécialistes (sociologues, reporters, psychologues, linguistes) « les classes se classent ». Si, de surcroît, on est historien, il faut faire flèche de tout bois afin de reconstituer les traits de mentalité qui révèlent un écho de l'opinion publique, la montée d'une révolte, la popularité d'un démagogue.

**Joyeuse humeur ou morosité :
la boisson n'y est pour rien**

La manière dont on tue le temps dans une taverne procure une prise de vues unique mais fragile tant elle est fugace.

D'abord, on boit et beaucoup puisque « *tel homme arrive au café vers les dix heures du matin pour n'en sortir qu'à onze heures du soir ; il dîne avec une tasse de café au lait et soupe avec une bavaroise. (... à Paris.) On compte six à sept cents cafés (7). C'est le refuge ordinaire des oisifs et l'asile des indigents. Ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. On tient bureau académique (sic). On y juge les auteurs, les pièces de théâtre. Les poètes qui vont débiter y font ordinairement plus de bruit ou ceux qui, chassés de la carrière par les sifflets, deviennent ordinairement satiriques car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé (...). Dans le plus grand nombre de cafés, le bavardage est encore plus ennuyeux. Il roule incessamment sur la gazette (8). La crédulité parisienne n'a point de borne en ce genre (...)* ».

(7) A Liège, comme dans la plupart des villes moyennes, un recensement est tout aussi malaisé. Les totaux varient selon les saisons. A proximité des charbonnages, on ne sert que le samedi, jour de paye. Le dimanche matin, pendant le sermon du curé, jour des combats de coqs et des parties de boules assorties de paris, l'estaminet ne désemplit pas. Même affluence dans les villages les jours de marché, lors des pèlerinages ou de la kermesse.

(8) *Gazette*, doit être entendu ici dans son sens original, attesté à Venise dès le XVI^e siècle : menue monnaie servant à payer l'écrit périodique résumant les nouvelles politiques ou littéraires, bref commérage manuscrit, rédigé par Théophraste Renaudot, à partir de 1631. Le cardinal de Richelieu aurait inspiré les communiqués militaires et politiques. La tradition d'une *Gazette* inféodée au gouvernement est donc bien antérieure à 1762, date à laquelle la *Gazette*

Louis-Sébastien Mercier, au rebours des guides qui béent d'admiration pour tout ce qui tire son prestige de l'ancienneté, aperçoit combien il est difficile de bien vieillir quand l'imaginaire de la ville ne réfère qu'à son décor architectural, à son refus du changement. C'est le cas du quartier du Marais, à Paris « *Là règne, non la misère mais l'amas complet de tous les vieux préjugés (...). Là se voient vieillards grondeurs, sombres, ennemis de toutes les idées nouvelles et les conseillères bien impérieuses y frondent, sans savoir lire, les auteurs dont les noms parviennent jusqu'à elles. On y appelle les philosophes des 'gens à brûler' (...). Les jolies femmes même, qu'un astre fatal a reléguées dans ce triste quartier, n'osent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins (...), tous ces sots réunis se déplaisent et s'ennuient réciproquement (...). Il y a dans ce canton de terribles douairières qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil et qui ne s'en détachent plus (...)* ».

En somme, Louis-Sébastien Mercier, au lieu de s'engager dans une nouvelle croisade des Anciens contre les Modernes, distribue son fiel de part et d'autre.

« *Il n'est plus décent de séjourner au café parce que cela annonce une disette de connaissances et un vide absolu dans la fréquentation de la bonne société; un café néanmoins où se rassembleraient des gens instruits et aimables serait préférable par sa liberté et sa gaieté à tous nos cercles qui sont parfois ennuyeux.*

Nos ancêtres allaient au cabaret et l'on prétend qu'ils y maintenaient leur bonne humeur. Nous n'osons plus guère aller au café et l'eau noire que l'on y boit est plus malfaisante que le vin généreux dont nos pères s'enivraient. La tristesse et la causticité règnent dans ces salons de glace et le ton chagrin s'y manifeste de toutes parts. Est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence? En général, le café qu'on y prend est mauvais et trop brûlé; la limo-

ajouta de France à son titre et ses rédacteurs furent désignés par le gouvernement. Les protestants français réfugiés en Hollande publiaient 3 gazettes qui ne se privaient pas de raconter les scandales de la Cour de Versailles.

Une fois de plus, l'adage *Testis unius, testis nullus* s'impose à propos d'un récit de voyage de Marie-Hortense DESJARDINS, *Recueil de quelques lettres ou relations galantes (...)*, rééditées dans les *Annales du Cercle hutois (...)*, t. XII, pp. 83-84, (12 juin 1667), Huy, 1898, à la suite d'autres éd. de 1668, 1710, 1711, 1721 et 1791 : « *Le plus curieux d'entre leurs gens d'esprit n'a jamais lu que la Gazette ou une espèce de Chronique scandaleuse faite en leur Langue qu'ils appellent des Pasquies, qui sont nos chansons du Pont Neuf et peu s'en est fallu que je n'aye esté regardée comme une perturbatrice du repos public parce que j'ay fait imprimer des vers et de la prose (...)* ». A compléter par M. PIRON, *Le type lexical pasquille en Wallonie*, dans *Les dialectes de Wallonie*, t. 8-9, pp. 237-256.

nade dangereuse; les liqueurs malsaines et à l'esprit-de-vin (9). Mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a son orateur en chef. Tel, dans les faubourgs, est présidé par un garçon-tailleur ou par un garçon-cordonnier; et pourquoi pas? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu soit à peu près content?

On courtise les cafetières: toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu pour résister aux tentations fréquentes qui les sollicitent. Elles sont toutes fort coquettes mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier».

Foncièrement ironique, le Louis-Sébastien MERCIER des *Tableaux de Paris* n'hésite pas tantôt à nous faire part de son agacement quand il écoute pérorer des colporteurs de faux-bruits, tantôt à écraser de son mépris les survivants du siècle de Louis XIII, aux yeux desquels les philosophes étaient « gens à brûler ». Tout cela nous laisse sur notre faim quant à la fringale de livres et de journaux qu'ont éprouvée les Liégeois du XVIII^e siècle. S'ils ont tant imprimé depuis lors, était-ce pour le marché local (particuliers, professeurs ou juristes, bibliothèques de couvents (10), livres de piété, classiques que recherchaient de rares collectionneurs, plus attentifs aux reliures, aux gravures et au format qu'au contenu)? Aussi les voyageurs ne dissimulent pas l'impression que leur laisse l'unique bibliothèque publique, celle de la Cité : elle est à peu près vide de lecteurs. Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que la jeunesse liégeoise devait fatalement se rabattre sur des passe-temps au premier rang desquels viennent les danses (y compris les *angloises*), se chamailler; agacer ou enlacer les filles (même sous l'œil indulgent des mères), outre toute la gamme des jeux de cartes et de table; peut-être les échecs jusqu'aux dominos en passant par « *al crapète* ». Tout cela déchaînait disputes, jurons, éclats de rires, chaises renversées quand la « *clapante margaye* » dégénérait en rixe.

(9) Sous-produit de la distillation.

(10) Seuls les manuscrits ont fait monter les enchères dès avant la vente des biens nationaux. Les imprimés naguère propriété des couvents n'échappent pas à la banalité d'ouvrages de piété, et parfois ont été détruits en vrac.

L'activité des imprimeurs liégeois depuis le milieu du XVIII^e siècle a fait l'objet d'études de plus en plus fouillées. Il faut se borner à citer D. DROIXHE, *Le marché de la lecture dans la Gazette de Liège* [désormais citée par ses initiales G.L.] à l'époque de Voltaire, Vaillant-Carmanne, Liège, 202 p., 1995, qui ne fait pas double emploi avec William ADDISON, *Books and printers in eighteenth Century Liege: the secularization of a culture*, 2 vol., Columbia University, 1985.

Les historiens allemands, anglais et américains s'intéressent moins à l'histoire littéraire qu'au public des lecteurs et à la diffusion des livres. Cfr les articles récents de P. CLARK, P. BURKE, R. DARNTON, W. SCOTT-HAINE, H.E. BODEKER, O. DANN, etc.

Déroulement d'un rite

Or le lecteur attentif est allergique à n'importe quel bruit : heurt discret du gobelet d'étain que fait déborder la mousse d'un scotch brun foncé, tintement aristocratique d'un « ballon » rempli d'un doigt de cognac. La liste est sans fin des bouteilles qui tapissent le mur derrière le comptoir. Mieux vaut couper court à ces tentations par le chuintement final d'un *cappuccino* dont l'odorante mousse blanche déborde de toutes parts.

Quelle ascèse! Celui qui apprécie vraiment de boire au café n'a pas à s'encombrer de vaines tentations. Pourtant, vers 5h, sa journée de travail est terminée. D'un pas assuré, il gagne sa place habituelle. Par on ne sait quelle stratégie tacite, il n'a presque jamais de vis-à-vis, du moins au début du rituel. Au passage, la serveuse l'a débarrassé de son manteau et l'a salué de son titre, juste assez haut pour que nul n'en ignore : « Monsieur le Conseiller », « Monsieur le Directeur » ... Pas besoin de commander. On lui apporte aussitôt du thé brûlant (en Hollande) ou du café fort (à Vienne). Est-ce du vrai *Einspanner* (11)?

Un petit plateau est déposé sur le marbre en été; sur un épais velours en hiver. Le principal est apporté aussitôt : c'est une sorte de manche avec une poignée en bois tourné. Elle sert à maintenir ouvert un journal de grand format qui pourra de la sorte circuler de table en table. L'usage de dérouler des journaux à la disposition des clients se serait diffusé en Allemagne d'abord, à partir du XVII^e siècle (12) et ce avec un tel succès qu'en moins d'un siècle, non seulement les capitales des principaux états, mais les villes marchandes ou secondaires s'étaient dotées de ce nouveau local de réunions libres. Ces cafés n'étaient ni des brasseries populaires ni des salons aristocratiques.

Lire au café

A Liège, l'habitude n'est attestée par la presse que dans le dernier quart du XVIII^e siècle et la *G. L.* sous-entend que le modèle de Spa est antérieur.

(11) Littéralement : remontant, rehaussé d'une cuillerée de crème fraîche.

(12) Il est certainement tributaire des progrès de l'alphabétisation des milieux citadins et bourgeois et probablement de la diffusion en langue vulgaire du luthéranisme.

On continue à débattre des incidences réciproques d'un enseignement religieux prêché, chanté et lu en allemand, sur le progrès des Lumières. Abondante littérature à ce sujet à propos duquel nous recommanderons d'abord ici Hans-Erich BODEKER, *Das Kaffeehaus als Institution aufklärerischer Geselligkeit*, dans *Sociabilité et société bourgeoise* (...), éd. Et. FRANÇOIS, *Recherches sur les civilisations* pp. 65-80, Paris, 1986.

« On donne avis au Public que le 5 du courant mois de Janvier 1773, on ouvrira un Caffé dans la Maison de la Redoute (13) vis à vis des Jésuites (wallons) à Liège, sous le nom de Grand Caffé de la Redoute, & qu'on y trouvera, à toute heure, toutes les commodités possibles, soit pour les Jeux, permis par la Loi, ou pour tout autre genre de récréation honnête. Cette maison, montée sur le pied du Vaux-Hall de Spa aura encore cet avantage particulier, d'offrir à ceux qui la fréquenteront, tous les ouvrages périodiques, politiques et littéraires ».

(G. L., 3 janvier 1781) « Appartement meublé à louer, chez M. Deprez, au café derrière le Palais, où l'on vend aussi de différentes sortes de vin, et on y trouve les nouvelles publiques suivantes à savoir : le Courrier de l'Europe, dito du Bas-Rhin, les gazettes de France, Bruxelles, Leyde, Cologne et de Liège (14). Les curieux qui voudront les reprendre après lecture faite, pourront en savoir chez lui les prix et conditions ».

(G. L., 28 octobre 1782) « Le Sr. Vandenberg, occupant pour le présent le Café François dans la rue de la Wage, avertit qu'il va se munir des Gazettes et Papiers publics & qu'il fera son possible pour contenter les personnes qui voudroient bien l'honorer de leur présence. Il a aussi deux chambres à louer. »

(G. L., 23 février 1780) Deux ans plus tôt, le tenancier du même établissement misait sur la gourmandise et la lecture en vantant « un petit vin blanc de Champagne très-bon, à 18 sols. Les personnes qui désireront se procurer des Gazettes & Journaux, après lecture faite, pourront aussi y prendre des arrangemens ».

(G. L., 4 décembre 1786) « On annonce par souscription les Règles du Jeu de Dames à la Polonoise, par le Sieur Manoury, augmenté par le Sieur Pierre, musicien de la collégiale de St Paul, fermée au 15 du courant, après quoi on payera 3 livres pour l'ouvrage, grand octavo. Les amateurs sont priés de s'adresser au Café impérial, derrière le chœur St Paul, où il se trouve

(13) A l'origine, fortification préparée pour l'artillerie. Ensuite, endroit où l'on danse et joue. En 1762, la capitation de la paroisse Saint-Martin en Ile signale qu'elle était voisine du Dragon d'Or, maison jouxtant celle du ménage de Henri Dubois, « maître de la Redoute ». (A.E.L., *Etats*, 89, Capitation de Saint-Martin en Ile, f^o 125 r^o. — G. L., 4 janvier 1773. *Ibid.*, 6 juin 1764, montrant que le terme « gazette » s'applique aussi à des mensuels : « J.F. Bassompierre, imprimeur libraire en Neuvise donne avis que l'on trouve chez lui la *Gazette Littéraire de l'Europe* dont il paroît un volume chaque mois. Le prix de la souscription est de neuf florins argent de Liege ».

(14) Les journaux en question sont vraisemblablement francophones. Celui de Cologne a appartenu au sieur d'Othée qui, au moment de la révolution patriotique de 1789-1790, soutenait la cause du prince.

quantité de papiers publics à lire tant français, anglais, allemands qu'italiens ».

(G. L., 19 décembre 1788) « Dumoulin, Libraire, sur le Marché, à l'Ange couronné, vient de recevoir de nouvelles musiques de Pleyel et d'autres auteurs célèbres, tant pour le clavecin que pour d'autres instruments. Il continue à donner à lire en ville une bibliothèque assez étendue & bien choisie, à raison de 36 sols par mois. Il tient aussi magasin de Liqueurs fines de France, à fl. 2-15 et à 3 florins la bouteille de même que plusieurs sortes de vins (15) ».

(G. L., 18 octobre 1790) Même prétention, pendant la révolution patriotique, de s'intituler « Cabinet Littéraire, chez Dambois, près les Augustins, quai d'Avroy (où l') on reçoit tous les jours Gazettes et Journaux étrangers, de même que la Gazette allemande de Francfort & généralement tous les papiers publics du jour. Il s'est en outre procuré un très-bon billard pour l'amusement d'un chacun (16) ».

(G. L., 19 novembre 1790) La mauvaise tournure que prend la cause des révolutionnaires n'empêche pas les distractions habituelles. « Le Sieur Boussart a l'honneur d'avertir les Seigneurs et Dames qu'il tient le Buffet de la nouvelle Salle, rue Féronstrée à Liège, qu'il y donne toute sorte de Rafraîchissemens, Déjeûnés et Soupés lorsqu'on lui en fait la demande & qu'on trouve dans ladite Salle à onze heures du matin, à quatre heures après midi & à huit heures du soir une très-bonne musique de même que les feuilles publiques ».

Pas la moindre allusion aux renversements politiques au cours des mois suivants, du moins en dernière page, dans la rubrique finale réservée à la publicité commerciale, aux spectacles ou autres innovations. Or il était notoire que la *Gazette de Liège*, en tant que feuille privilégiée, était censurée sans même qu'il fût besoin de formuler les consignes qui « taillent ou habillent les nouvelles selon le système et les idées du jour (...). Aussi la version du lendemain ne sera pas celle de la veille (...). Un courrier fera vingt

(15) L'emplacement central choisi par Dumoulin lui permet de risquer simultanément plusieurs spécialités : imprimeur, vendeur de partitions de musique, de plumes, de papier de Hollande, d'encre, de tabac en poudre et à fumer. Il se vante d'avoir ouvert un « cabinet littéraire », ouvert 7 heures par jour « à l'instar des clubs anglais », ce qui n'est pas tout à fait exact puisqu'à l'époque les clubs authentiques étaient plus exclusifs; St. BORMANS, *Recherches sur les rues de l'ancienne paroisse Saint-André*, pp. 427-428.

(16) La présence de la gazette de Francfort peut s'expliquer du fait qu'à ce moment le prince-évêque y faisait négocier avec des émissaires des patriotes.

voyages pour la structure d'une période mais, à coup sûr, on prendra toujours le parti de rayer, car c'est le plus court (17) ».

En janvier 1791, les patriotes s'enfuient de Liège. Les hussards autrichiens restaurent le prince-évêque et, avec lui, un Ancien Régime aussi sévère que maladroit. En avril 1792, la France déclare la guerre à l'Autriche et, pendant plus de vingt ans (à part quelques trêves), les hostilités vont se succéder, multipliant les victimes par millions. Les privations alimentaires ne pèsent pas lourd dans cette balance : le sucre de betteraves se fera petit à petit une place à côté de la canne à sucre en provenance des Antilles. Le café devient si cher que la chicorée finit par trouver des amateurs. Plus grave, pour un pays comme la France qui inscrit la devise LIBERTÉ sur ses drapeaux : la censure. Elle relate les campagnes-éclairés de Napoléon et les capitulations de ses ennemis ; silence, au contraire, dès qu'il s'agit de guerre d'usure : désertion, blocus, insurrections au Tyrol et en Espagne.

Sur le « front intérieur », quelques désobéissances ne sont pas de nature à inquiéter la Préfecture. H. Delloye s'acharne à publier un journal provisoirement intitulé le *Troubadour liégeois* qui, à peine interdit, reparait sous un autre titre ; on finira par confisquer ses presses (18). Les commissaires de police relatent de loin en loin des propos hostiles à l'empereur. On met en vente des lots de vieux livres peu orthodoxes.

On en vient à se demander si l'ignorance et l'alcool n'étaient pas les meilleurs antidotes pour paralyser toute propagande véhiculée par le journal. Un Verviétois raconte un souvenir d'enfance remontant au début du XIX^e siècle : ses parents vendaient du genièvre le soir à des clients debout, autour du comptoir.

« Lorsque mon père avait lu le journal à haute voix et qu'il arrivait un nouveau client n'ayant rien entendu, celui-ci insistait tant pour un bout de lecture que mon père se décidait à lire, en suivant horizontalement les quatre

(17) D'après L.S. MERCIER, *Tableau de Paris*, c. 445 — Il s'agit ici de la censure de la presse écrite et ces jugements s'appliqueraient à la *Gazette de Liège* qui garde d'habitude le silence sur ce qui se passe sur place. Autrement subtile est l'opinion d'Arlette FARGE, *Dire et mal dire* (...), 320 p., Seuil, Paris, 1992, qui traite des rumeurs.

(18) *G. L.*, 6 mars 1797, vendu dans les galeries du Palais, en même temps que la *Gazette de Liège*, de Cologne, de France, de Leyde, du Bas-Rhin. — *Ibid.*, 25 mars 1798, qui ajoute Francfort et *Les soirées liégeoises* ; on prête des livres à 30 sous par mois. Le même citoyen Chefneux, libraire en Neuvise, met en circulation un fonds de librairie : voyages, histoire, littérature, poésie, politique, etc. « un assortiment des romans les mieux choisis et les plus nouveaux (...) ». Il s'engage à l'augmenter « chaque mois des nouveautés les plus piquantes » et annonce ses tarifs pour la ville et les campagnes. Il s'agit donc d'un commerce intermédiaire entre librairie et « cabinet de lecture ». La formule traditionnelle (café, estaminet, accès aux feuilles publiques) se perpétue : *G. L.*, 5 pluviôse an X.

colonnes du journal. Il y avait un mélange de revue politique, financière et faits divers. L'auditeur qui n'avait naturellement rien compris s'écriait : ' *Qué bè passèch!*' ou bien : ' *Les affaires sont co bin brouillées*' ».

La censure la plus vigilante intervient à l'extrême fin de l'Empire : un seul journal par département sera désormais toléré. Indice de ce que l'habitude de lire au café est alors bien implantée.

Boulimie de lecture, une aubaine pour les concurrents

La Révolution, le réveil des passions pour les débats politiques, le rêve de concevoir l'avenir comme une porte grande ouverte vers des lendemains qui chantent, bien d'autres innovations encore auraient pu raviver les débats qui couvent dans n'importe quel public capable de lire et se croyant des aptitudes à jouer un nouveau rôle. En même temps deviennent disponibles, grâce au bon marché de l'imprimé et à l'usage du français, alors langue quasi-universelle, de nouveaux consommateurs de livres, des produits plus attrayants (chansons pourvues de notes musicales, portraits ou paysages exotiques xylographiés), des marchands plus avisés (libraires, habitués des foires, colporteurs, bateleurs, plagiaires), de sorte que les débouchés ont tendance à s'élargir (19).

En outre, la concurrence surgit de partout. Dans le dernier quart du XVIII^e siècle en Allemagne, une génération plus tard en France, se propagent les « Cabinets de Lecture ». Celui d'Aix-la-Chapelle, en 1784, emboîte le pas à celui de Maastricht.

« Tout s'opposait à l'établissement d'un Cabinet littéraire à Aachen. Beaucoup de personnes le désiraient, aucune n'osait se charger d'une pareille entreprise. Il fallait vaincre le préjugé, imposer silence aux contradicteurs, faire des avances que le plus grand nombre regardait comme perdues. Voilà cependant ce qu'ont osé MM. de Saint-Aubin père et fils (20) ».

(19) Il faut lire à ce propos, de Robert DARNTON, *What is the History of Books?*, dans un recueil foisonnant de suggestions originales, *Books and Society in History*, pp. 3-25, New York, 1983. Entre autres : la circulation de courants d'idées importe plus que le chapitre de tel auteur à telle date. (Une foule de précisions sur la chronologie, les modes et l'aire de consommation du café a été recueillie par M. PIRON, *Caractérisation affective et création lexicale. Le cas du wallon « ramponô »*, dans *Romanica Gandensia*, t. 1, pp. 119-170, ill., Gand, 1953.

Le meilleur cadre pour ce genre d'études semble bien être celui des villes de moyenne importance, par exemple : Claude BRUNEEL, *Les annonces littéraires dans le Wekelyks Nieuws uyt Loven*, in *Het oude en het nieuwe boek (...)*, pp. 271-283. Kapellen, 1988.

(20) *Tableau d'Aix la Chapelle (...)*, pp. 65-67, in-16, s.l., 1786.

« *Le Cabinet littéraire est devenu le centre de la bonne compagnie. Il est, après la Redoute, le lieu le plus fréquenté d'Achen. On s'habitue à partager son temps entre l'étude & le jeu (...). Le vrai littéraire ne peut être farouche (...). Les fondateurs ont commencé par ouvrir aux gens-de-lettre ce sanctuaire des sciences & le plus grand nombre n'a pas voulu s'affranchir du tribut annuel qui doit contribuer à l'entretien du Cabinet littéraire (...). On trouve au Cabinet littéraire tous les papiers périodiques de l'Europe. On s'y procure à louage tous les livres dont on a besoin. On s'abonne à volonté par jour, par semaine, par mois, par an.*

Le moment le plus propice pour les littérateurs est celui où l'on va à la Redoute. Alors cet endroit (= le Cabinet) devient paisible. Les discoureurs politiques, les calculateurs s'éclipsent (...). Il y a, au Cabinet littéraire, un inconvénient attaché à toutes les maisons d'assemblée où l'on paye. On y voit des gens de tout état, de toute qualité, de toute condition. Quoi de plus propre à réunir les hommes que les sciences (...).

Les administrateurs du Cabinet littéraire sont encore chargés de la Liste. Cette nomenclature monotone pourroit devenir une Feuille d'avis très intéressante, si le magistrat n'était pas toujours disposé à s'opposer aux établissements littéraires. Il se passe journellement à Aachen des événements dont la publication amuserait l'étranger, mais le magistrat ne veut pas qu'on s'amuse (...) ».

La notice consacrée au *Cabinet littéraire* se doit de faire état des multiples contradictions qui se tissent à l'occasion d'une étape passagère dans la longue évolution de la lecture publique : le libéralisme dans la durée des prêts et le choix des livres est tempéré par l'obligation de payer. La cotisation annuelle est requise de tous mais leur liste nominative est dressée par le magistrat. Celui-ci ne peut que se montrer tolérant dans une ville d'eaux qui, à Aix comme dans tous les centres thermaux, est bien obligée d'inventer des distractions pour réagir contre un accablant ennui.

Rares sont les *Cabinets littéraires* qui ont réussi à durer c'est à dire à susciter un afflux de malades imaginaires. Durant les premières décennies du XIX^e siècle, l'*Almanach du Commerce* en cite six à Liège, deux à Spa ; aucun à Huy ni à Verviers, alors que Paris, à la même époque, en compterait plus de 500 ! Les évaluations sont d'autant plus discutables qu'elle dépendent de l'ancienneté, du nombre d'ouvrages « spécialisés » (traités de droit, romans lestes) et surtout pourcentages de lecteurs scolarisés. Ceux-ci dépendent principalement des garçonnetts dégrossis dans les Écoles des Frères, plus rarement dans les Écoles d'enseignement mutuel.

A Liège, dès avant la réouverture des couvents de religieuses, quelques fillettes avaient l'avantage de fréquenter l'exceptionnelle Maison d'Éduca-

tion de Demoiselles, dirigée par la veuve de Beauvoir, laquelle s'assignait pour but de « faire des élèves capables d'apprécier les devoirs d'épouse et de mère, faire d'aimables et d'estimables ménagères ». Le régime d'internat coûtait 284 florins l'an aux parents qui le préféraient à la pieuse oisiveté imposée dans la plupart des congrégations d'Ancien Régime (21).

Il n'en reste pas moins que, pour les hommes plus encore que pour les femmes, l'habitude de boire en public est un signe de discrimination. L'ale (bière), le cidre (originaire de Normandie) et l'hydromel se buvaient surtout dans la moitié Nord de l'Europe; le vin, les alcools, des jus comme ceux de citron ou de réglisse gardent partout la vogue. Les trois innovations du XVII^e siècle (le chocolat, les thés, le café) ne se répandent pas sans réticence. Leur exotisme coûte cher, argument sans réplique au temps où la parcimonie passait pour une vertu. On les trouvait indigestes ou difficiles à bien préparer, incitant à la mélancolie davantage qu'à la divine ivresse qu'inspire le culte de Dionysos (22).

Sociabilité spontanée ou organisations structurées?

Le café ne doit-il pas une part de son succès aux rites qui l'accompagnent? Un sérieux de bon aloi donne un certain ton aux journaux que parcourt l'habitué qui les consulte en silence : pas de conversation, pas même un familier au-revoir comme on en esquisse debout, au bar, au moment de vider son dernier verre. A La Haye, du moins après la 2^e guerre mondiale, les cafétérias ont adopté des abat-jour plus modernes mais il y a peu de musique et moins encore de jeunes couples qui esquissent un pas de danse toujours *deftig*. Leyde affecte un conservatisme intact mais c'est à Vienne que les usages anciens ont les meilleures chances de se maintenir; éclairages de bon ton et mélodies romantiques, par intermittence. Parfois, en fin de journée, une maîtresse de maison rejoint son mari, étale ses achats sur la banquette et se commande soit une coupe de crème glacée, soit, en automne, un *Apfelstrudel* (23). Je m'attarderais à la description de ce « p'tit coin de paradis » si je ne me sentais inspiré par le contraste avec

(21) *Almanach du commerce de Liège (...)*, p. 243. (Le décalage entre le niveau d'instruction des garçons et des filles n'en subsiste pas moins. A Liège, c'est après la fondation d'une congrégation nouvelle (les Filles de la Croix, en 1829) que des religieuses se préoccupent de la formation professionnelle des femmes.

(22) Jean-Claude BOLOGNE, *Histoire morale et culturelle de nos boissons*, éd. Robert Lafont, ill., 422 p., Paris, 1991, introduit les nuances indispensables.

(23) Fines tranches de pommes, enrobées d'une fine pâte feuilletée parfumée de cannelle. Trop succulent, donc indescriptible ...

les 2 ou 3 authentiques clubs anglais où j'ai eu la chance d'être reçu : meubles d'acajou, lourds gobelets armoriés en argent massif, *benedicite* psalmodié en latin devant les convives en toge et debout; après le repas, quelques vieux professeurs continuent la conversation dans une « tabagie » (24).

Cercles littéraires, clubs anglais, concerts spirituels, académies, écoles mutuelles ... il y a tant de ces initiatives, et elles voient le jour en un si bref laps de temps qu'il est impossible de les attribuer à un effet du hasard. On les énumère à présent dans les manuels d'histoire, au chapitre qui traite de sociabilité. Resterait à en définir les communs dénominateurs : habiter une ville, prolonger les traditions médiévales : processions, pèlerinages ou kermesses, distributions de prix scolaires et récitation (en latin) de poèmes. Une fois l'an, les XVI Chambres assurent l'épisodique survivance des XXXII Métiers de glorieuse mémoire.

Et la lecture? Quel rôle joue-t-elle? La bibliothèque de la Cité n'est que pauvrement fournie; celles des abbayes et celles de quelques collectionneurs sont fréquentées davantage par des spécialistes isolés que par une école ou une académie. Quelques centres d'intérêt sont en train de se réveiller sous l'impulsion de Velbruck. Hélas! dès le règne suivant, il n'en reste que feux de paille. Les fermentations déclenchées par l'indépendance des États-Unis n'auraient-elles d'épisodiques échos que dans la *Gazette de Liège*? Pourtant les journaux rédigés en français par des calvinistes hollandais (peu tendres pour les rois de France) étaient diffusés à Liège. Des cheminements aussi détournés jouaient en faveur des marchands qui tenaient à l'œil les cours de bourse pratiqués sur les foires allemandes. La presse locale n'avait donc pas le monopole des informations qui téléguidaient les armées et les capitaux au temps des Lumières. Liège s'en trouvait désenclavée au moment où les soulèvements patriotiques et les révolutions industrielles secouaient les équilibres traditionnels.

La presse locale n'est pas seule à accaparer les débats d'opinion. Nourriture et boisson jettent des ponts entre gens assis à une même table, entre buveurs autour d'un même bar. Les on-dit répercutent toutes sortes de bruits, même les plus indiscrets. Votre accent vous situe, comme vos cheveux blancs, comme la boue de vos godasses. Le tissu social, qui intrigue tant les sociologues, est là, dans sa tangible évidence. Pourtant il faudra encore bien d'autres rencontres avant d'entrevoir sa complexité et surtout sa silencieuse évolution.

(24) L'inscription « Tabagie de MM. les officiers », peinte au goudron, figurait encore sur les murs d'une ville de garnison en Lorraine, au début des années 1950.

Le caractère hétéroclite des rôles des femmes, par exemple. Elles se rendent au marché, y vendent ou y achètent légumes, fruits, grains, farine, bref tout ce qui est nécessaire à l'alimentation courante. Mais propriétaire, usufruitière ou non, la femme n'a même pas à faire enregistrer son avis.

Au XIX^e siècle, les cabaretiers sont les « grands électeurs », c'est-à-dire que chez eux les discussions roulent sur les prochaines élections. De forts ténors préconisent un nouvel arrêt du vicinal, d'autres protestent contre une incartade du curé (25). Vains efforts puisque les femmes ne seront pas admises aux scrutins communaux avant 1919 et au suffrage universel avant 1946. A cette date, quelques socialistes et quelques libéraux s'attendaient à un « raz de marée des obscurantistes ». Pourquoi fallut-il plus d'une génération pour que la géographie électorale se ressente d'un rajeunissement? Toujours est-il que les tenanciers de café parlent désormais de clubs de football. La présence des femmes dans la vie publique est donc encore discrète. Ne faut-il pas un commencement à tout?

Dans un petit chef-lieu (c'était il y a trois générations à peine) les femmes « bien » ne s'asseyaient pas au café et ne fréquentaient pas les pâtisseries-confiseries, sauf lors des fêtes, dont le Jour des Rois (6 janvier). On achetait dès le matin un pâté de viande au riesling tout à fait extra. L'après-midi, une demi-douzaine de dames « de la meilleure société » faisaient cercle autour d'une table bien en vue et dégustaient toutes sortes de pâtisseries arrosées de fort bon café. On appelait cela, je crois, un *Klatsch-Kaffee*. D'après mon arrière-grand-mère, l'immuable conversation de ces bourgeoises roulait sur les défauts de leurs servantes. Bien sûr, l'aïeule réprouvait de tels « jugements téméraires » mais comment se soustraire à un usage si bien ancré qu'il en était devenu obligatoire? La cohésion des pratiques traditionnelles soude les opinions, même tacites. Au XIX^e siècle, par exemple, la condition des ouvriers était si dure que des familles entières étaient ravagées par la malnutrition, la misère récurrente, les dettes accumulées. L'alcool aboutissait à l'abrutissement (le terme est sous la plume des leaders politiques, dont Émile Vandervelde). Mise en garde des médecins, tragédies ressassées par les faits-divers : rien n'y fit ... On continue à boire, bien sûr! Toutefois le café, les « boissons hygiéniques » ont gagné une autre clientèle dont la soif permanente est attisée par une publicité astucieuse. Résultat : plus d'un quart des cabarets belges ont disparu en une dizaine d'années.

(25) Plusieurs exemples des observations et ingérences du clergé local dans R. LEBOUTTE, *L'archiviste des rumeurs*, pp. 37, 68, 69, 134 et suiv., 347 et suiv., Ed. du Musée de la Vie Wallonne, Liège, 1991.

Les hommes, en lisant jour après jour leurs gazettes, leurs femmes, en échangeant les recettes du savoir-vivre en ménage, recueillent des miettes de ce qui se fait ailleurs. Ils sont pour ou contre? Au total, peu importe. En fin de compte, ils ont contracté le besoin de sortir de leur microcosme. Lire au café a alimenté leur curiosité, matière première de l'opinion publique.



